

porte s'ouvrit, et mon huissier entra. J'allai immédiatement à la porte : la porte était refermée; les verrous semblaient n'être sortis de leur gâche. Je me retourne : l'huissier était derrière mon fauteuil, et John allait et venait par la chambre sans paraître le moins du monde préoccupé de moi.

Il était évident qu'il ne voyait pas plus l'homme qu'il n'avait vu l'animal.

Je m'habillai.

Alors il se passa une chose singulière : plein d'attention pour moi, mon nouveau commensal aidait John dans tout ce qu'il faisait, sans que John s'aperçût qu'il fut aidé. Ainsi, John tenait mon habit par le collet, le fantôme le soutenait par les pans; ainsi John me présentait ma culotte par la ceinture, le fantôme la tenait par les jambes.

Je n'avais jamais eu de domestique plus officieux.

L'heure de ma sortie arriva.

Alors, au lieu de me suivre, l'huissier me précéda, se glissa par la porte de ma chambre, descendit l'escalier, se tint le chapeau sous le bras derrière John, qui ouvrit la portière de la voiture, et, quand John l'eut fermé et eut pris sa place sur la tablette de derrière, il monta sur le siège du cocher, qui se rangea à droite pour lui faire place.

A la porte du grand commissaire de l'Église, la voiture s'arrêta; John ouvrit la portière; mais le fantôme était déjà à son poste derrière lui. A peine avais-je mis pieds à terre, que le fantôme s'élança devant moi, passant à travers les domestiques qui encombraient la porte d'entrée, et regardant si je le suivais.

Alors, l'envie me prit de faire sur le cocher lui-même l'essai que j'avais fait sur John.

—Patrick, lui demandai-je, quel était donc l'homme qui était près de vous?

—Quel homme, Votre Honneur? demanda le cocher.

—L'homme qui était sur votre siège.

Patrick roula de gros yeux étonnés en regardant autour de lui.

—C'est bien, lui dis-je, je me trompais.

Et j'entrai à mon tour.

L'huissier s'était arrêté sur l'escalier, et m'attendait. Dès qu'il me vit reprendre mon chemin, il reprit le sien, ontra devant moi comme pour m'annoncer dans la salle de réception; puis, moi entré, il alla reprendre dans l'antichambre la place qui lui convenait.

Comme à John et comme à Patrick, le fantôme avait été invisible à tout le monde.

C'est alors que ma crainte se changea en terreur, et que je compris que, véritablement, je devonais fuir.

Ce fut à partir de ce soir-là que l'on s'aperçut du changement qui se faisait en moi. Chacun me demanda quelle préoccupation me tenait, vous comme les autres.

Je retrouvai mon fantôme dans l'antichambre.

Comme à mon arrivée, il courut devant moi à mon départ, remonta sur le siège, rontra avec moi à la

maison, derrière moi dans ma chambre, et s'assit dans le fauteuil où il s'était assis la veille.

Alors, je voulus m'assurer s'il y avait quelque chose de réel et surtout de palpable dans cette apparition. Je fis un violent effort sur moi-même, et j'allai de reculons m'asseoir dans le fauteuil.

Je ne sentis rien, mais dans la glace je le vis derrière moi.

Comme la veille, je me couchai, mais à une heure du matin seulement. Aussitôt que je fus dans mon lit, je le vis dans mon fauteuil.

(A continuer.)

## LE VRAI CANARD.

MONTREAL 28 AOUT 1880.

### CONDITIONS.

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance, pour 6 mois 25 centins.

Le *Vrai Canard* se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. *Greenbacks* reçus au pair.

Adressa :

H. BERTHELOT & Cie.

Bureau : 25, RUE STE-THERÈSE,

En face de l'Hôtel du Canada.

Boite 2144 P. O. Montréal.

## A V I S

AUX

### COMMERÇANTS DE TABAC.

Pour nous épargner du trouble et à vous-même des désappointements, nous vous supplions en grâce, d'abandonner le système d'essayer des échantillons, chose que nous n'essayerons plus. Nous en avons assez dans notre bureau pour ouvrir un magasin de tabac. Notre bec est comme un petit nid rempli d'œufs tant il y a d'ampoules sur notre langue. C'est inutile d'essayer d'autre tabac que "l'Eclipse." Donnez-nous de l'Eclipse, nous voulons jouir de bonnes et fraîches bouffées. Eclipse! Eclipse! le meilleur tabac à fumer.

## CHRONIQUE.

Encore une semaine qui n'est pas pléthorique en nouvelles politiques.

Les ministres fédéraux et locaux sont en vacances.

Quelques uns sont en villégiature, d'autres sont par delà l'Atlantique méditant des plans pour faire du Canada un pays de Cocagne.

Les Français sont occupés à compter les \$4,000,000 que nous leur empruntons afin de sortir de la déche où nous a plongés l'administration Joly.

Les capitalistes Anglais, qui ont déjà été échaudés par le Grand Tronc vont encore risquer quelques millions sur le Pacifique.

Là corporation de Montréal s'est décidée à accorder à la Compagnie des chars urbains un renouvellement de sa charte pour quarante ans.

Cette décision a soulevé l'ire des ennemis de la Compagnie.

On crie haro sur les échevins franco-canadiens qui ont voté en faveur de cette nouvelle charte. La presse anglaise a déversé le venin le plus subtil sur l'action de ces derniers.

Pourquoi tant de bave et de colères?

Dans quarante ans l'*Union Jack* ne flottera plus sur le grand bastion de la citadelle de Québec.

Nous vivrons à l'ombre du drapeau étoilé de la république voisine et il sera facile pour le conseil municipal qui existera alors d'anuler la charte si quelques unes de ses dispositions sont préjudiciables aux intérêts de la ville.

Allons donc! dans quarante ans, que restera-t-il de nos institutions? Où sera le Club Cartier? Qui se rappellera du Club Lotellier et des discours abracadabrants de M. Galigneau?

Dans quarante ans on n'entendra plus parler ni de rouges ni de bleus; ces partis seront flambés comme la poule à Simon.

Laissez donc faire! la compagnie des chars urbains dans quarante ans sous le régime de la république aura perdu le goût des dividendes.

Nous aurons alors à Montréal un chemin de fer de ceinture aérien.

\*.\*

BELLA! HORRIDA BELLA!

Le *Nouveau Monde* et le *Courrier de Montréal* ont ouvert les portes du temple de Janus. Les deux feuilles conservatrices sont aux prises.

Les deux adversaires se déchirent à belles dents.

Le serpent de la jalousie a distillé dans le cœur du *Nouveau-Monde* ses plus noires poisons. Le journal ultramontain a découvert chez son confrère des doctrines qui sentent le fagot.

Le *Courrier* a osé se déclarer indépendant des ministres et de leur entourage de jobbers.

Ça été assez pour allumer la pomme de la discorde, entre les deux folliculaires, comme dirait M. Joseph Prud'homme.

L'anathème a été fulminé mardi dernier contre le *Courrier*.

Dans sa sainte colère le *Nouveau Monde* lance une espèce de cartel à son ennemi, du Cassagnac tout craché.

Lisez plutôt:

Nous vous donnons d'ici à demain pour rétracter cette calomnie, si non, vous aurez des nouvelles qui vous rappelleront peut-être au sentiment de la responsabilité de ce que vous publiez.

Après cela un duel est inévitable entre les deux journalistes.

M. Houde du *Nouveau Monde*, est colonel du bataillon de Maskinongé et M. R. Tremblay, a vu le feu au service des États-Unis.

Allons, confrères, dégagez vos bonnes lames de Tolède, et tâchez d'en découdro.

\*.\*

Le reste du bilan des nouvelles de la semaine porte un cachet négatif.

M. Tassé n'a pas encore rempli les conditions de l'achat de la *Ménerve*.

L'hon. M. Masson n'a pas enco-

re célé son mandat au Premier de Québec.

L'hon. M. Baby ne veut plus être nommé juge de la Cour Supérieure.

L'hon. M. Meroier n'a pas encore signé son abjuration comme libéral.

La liste de souscription de \$40,000 en faveur de l'hon. M. Langevin n'est pas encore remplie, ni celle en faveur de M. Dansereau.

Le pavé de la rue St Gabriel n'a pas été renouvelé et le président du comité des chemins est toujours impondérable en ville.

Le *Vrai Canard* n'a pas été aussi fin que de coutume parce que cette semaine il souffro d'un affreux rhume au cerveau, histoire de s'être couché avec ses fenêtres ouvertes dimanche dernier, s'étant endormi en lisant la petite brochure du shérif Hénauld de Beauharnois.

## LES CHAPEAUX A LA MODE.

Elles disparaissent nos modes antiques, rapportant avec elles, dans l'autre ténébreux de l'oubli les mœurs simples de nos vieilles mères. Adieu! vénérables capuches que nos aïeules portaient le dimanche à la messe! Adieu! capines d'indienne qui voulaient le front de nos mères les jours de grandes promenades.

O luxe! o modes! qu'avez-vous fait! qu'avez-vous échafaudé sur la tête de nos dames et de nos demoiselles. J'en vois dont le front ploie sous le faix d'un véritables parterre. J'en vois quelque fois en été, toutes hâlotantes toutes sous un énorme tricorne. En hiver, je vois des mignonnes, à la figure écarlate, les cheveux roidis par des brises glacées, parader sur les rues Notre-Dame et St. Denis.

Moins coquettes, mais avec plus d'étalage, moins modestes mais beaucoup plus portées, les coiffures d'aujourd'hui n'ont plus une mode uniforme. Il y en a une variété infinie. Tot sensus, quot capita.

Chaque tête exige une forme particulière. Il y a les chapeaux à deux, ou trois étages; les chapeaux à large bord, les chapeaux bossés d'un côté ou bossés de l'autre; les chapeaux retroussés par devant, ou par derrière. Qu'une demoiselle ait un air disgracieux, un chapeau bien orné, bien panaché, bien rubanné, reprendra sur ses traits un charme surprenant, un teint pâle choisira les couleurs brillantes, un teint clair et vif, pour faire contraste, garnira le sien d'une soie brune, surmonté d'une plume de cygne. Qu'un front soit bas, un chapeau hardiment rejeté en arrière corrigera ce léger défaut, qu'une figure soit un peu croche, une courbure donnée au chapeau d'un côté, lui donnera un cachet de coquetterie bien marqué.

Naguère, je vous dire il y a dix ou quinze ans, les chapeliers et les modistes aviaient dans leur vitrail de bien plus modestes coiffures; mais, hélas! voilà qu'une bande de jeunes filles, qui d'ordinaire ne donne pas le ton en matière de mode introduit les coiffures contemporaines.